

CHRONIQUE D'ANTAN

L'histoire d'un soldat

Ernest Duchosal est né le 5 mai 1889 à Présilly. Il a été mobilisé le 2 août 1914, le lendemain de la déclaration de guerre, au 30^{ème} d'Infanterie d'Annecy.

Il a été blessé le 27 septembre 1914 à 3 heures du matin, à Herleville dans la Somme, par une balle explosive dans l'avant-bras gauche. Il faut dire que nos soldats constituaient pour l'ennemi une cible immanquable avec leur pantalon rouge et leur veste bleu-horizon. Dès les premiers jours de la guerre, l'hécatombe a été terrible, jusqu'à ce qu'on remédie à ces désastreuses couleurs de l'uniforme.

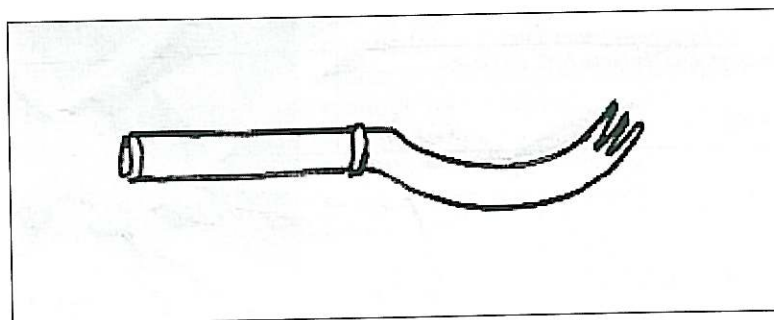
Il est entré à l'Hôtel-Dieu à Paris le 28 septembre et a été amputé le 29. Trois interventions ont été nécessaires parce que la gangrène montait, et son état général était faible. C'est le professeur Hartmann, chirurgien réputé, qui l'a opéré. A son arrivée à l'Hôtel-Dieu, on a déposé Ernest sur un brancard dans l'amphithéâtre, et le médecin a dit « Laissez-le là, il sera mort demain ». C'était compter sans le courage du jeune homme, sa volonté de vivre. De plus il ne voulait pas mourir, pour ne pas faire de peine à sa mère.



Il a quitté l'Hôtel-Dieu le 21 janvier 1915 pour Clignancourt où il est resté jusqu'au 12 mars. De là, on l'a emmené à la Maison-Blanche à Neuilly-sur-Marne, d'où il est reparti pour l'hôpital militaire Saint-Maurice. Ernest avait été réformé entre-temps, le 13 avril au Val-de-Grâce, et avait passé le conseil de convalescence.

Rentré au pays nimbé d'une certaine gloire, il n'a pas tardé à reprendre des occupations et travaux dont nul ne l'aurait cru capable avec un bras en moins. On lui avait fait faire une prothèse munie d'un crochet pour saisir les objets, mais la brièveté du moignon et sa trop grande sensibilité n'ont pas permis de l'adapter ni de la supporter. Que de gestes devenus impossibles, que de difficiles moments d'adaptation. Il a eu aussi, le « mal du membre fantôme », comme tous les amputés qui souffrent surtout aux changements de temps de la main, du pied, du bras qu'ils n'ont plus.

Sa marraine de guerre, Mme Pielt, femme d'un ministre, lui avait fait cadeau d'un ustensile très pratique pour manger : une fourchette précédée d'une lame arrondie. Il coupait la viande, les aliments avec cette lame tranchante puis les saisissait avec les dents de la fourchette, le tout d'une seule main. Il l'emportait toujours quand il était invité à manger. Là comme ailleurs, Ernest se débrouillait sans demander le secours de personne. Une seule petite chose pourtant requérait l'aide de sa femme : nouer sa cravate.



Mais tout ça c'est de la broutille. Qui n'a pas vu Ernest bêcher son jardin, faire un colis, l'emballer avec le papier, la ficelle qu'il arrivait à nouer, s'aidant de ce qui restait de son bras pour tenir les objets, ne sait rien de la débrouillardise humaine. Il disait : « La misère rend ingénieux ». Et on n'a encore pas dit le principal, son métier de tricoteur qu'il avait appris à la bonneterie Chenevard au Châble, ancêtre de l'usine d'aluminium. Il avait installé chez lui, où est actuellement la maison de M. Pigneret, rue de la Bastille, son propre atelier ; il commandait la laine et faisait des pulls, des vestes, des chaussettes qu'ensuite sa femme Hélène montait et cousait. Avec une seule main, il plaçait les aiguilles, calculait la maille, faisait augmentations et diminutions. Quand le fil de laine cassait, il détordait les deux brins et les renouait. Cela tenait du prodige. Tous ceux qui l'ont vu ont été émerveillés par son adresse, sa ténacité, ses trouvailles pour pallier son bras manquant. Et quand il avait doublé sa toiture au grenier, seul à part pour le tout début du travail, nous étions tous allés, voir comment, juché sur l'échelle, il tenait la planche, le clou et le marteau ! tout en nous faisant mourir de rire avec ses blagues, car il était doté d'un charmant caractère et d'une inaltérable bonne humeur. Des moments de découragement, il en a eu avec un tel handicap, mais ne les a jamais montrés.

Ernest et Hélène étaient inquiets pour leur fille Suzanne qui faisait ses études d'infirmière à Grenoble. C'était pendant la guerre de 1939, et en ville il n'y avait pas grand-chose à manger. Ils décidèrent donc qu'Ernest irait la voir là-bas en bicyclette. Le maximum de victuailles furent arrimées sur le porte-bagages et dans les sacs. C'était pendant l'été 1944, et heureusement il faisait beau. Et le valeureux père se mit en route avec son bras unique pour maintenir le vieux vélo lourd et encombrant. Combien de temps a-t-il roulé, combien de villes et villages traversés, combien de côtes, les souvenirs avec le temps se sont estompés, mais la distance que l'on couvre maintenant en deux heures de voiture confortable donne la mesure de l'abnégation d'un père et d'un courage qui semblerait impossible aujourd'hui.

A Grenoble, il y avait un barrage depuis l'hôpital militaire jusqu'après l'hôpital civil où demeurait Suzanne. Ernest le franchit sans difficulté, malgré son inquiétude, et même, fait très inattendu et étonnant, des Allemands, en voyant sa légion d'honneur et son bras manquant, se mirent au garde-à-vous.



Après le bonheur d'avoir vu sa fille, après tous ces efforts, une nuit de repos a effacé sa fatigue et le retour sans la lourde charge a été plus aisé. Mais voilà qu'à Cruseilles se place un événement qui aurait pu être tragique. Comme des maquisards se cachaient dans les carrières qui avoisinent la ville, les Allemands pour circuler prenaient sur leur passage des gens se trouvant là et les faisaient monter sur leur camion afin de se protéger d'une attaque éventuelle. C'est ainsi qu'Ernest a été emmené de force comme bouclier humain. Mais ceux qui le virent passer sur ce camion ennemi en arrivant au Châble furent pris de frayeur, tel leur neveu Pierre, venu de Paris s'abriter chez eux pour éviter le STO. Où l'emmenait-on, est-ce qu'on le reverrait vivant.... Pourtant, rentré un peu plus tard plein

d'appréhension, Pierre trouva son oncle sain et sauf, racontant comment les Allemands, à sa demande insistante, l'avaient laissé descendre à la douane, et tous les détails de son long périple.

Tout en ayant bien peiné et travaillé, Ernest est arrivé à un bel âge, il est mort à Vizille le 4 août 1971. On se souvient de lui comme d'un homme toujours souriant, tournant en humour les petits désagréments de la vie, de ses bons mots et de ses farces innocentes. Un destin somme toute heureux.

Ces anecdotes de la vie d'Ernest Duchosal, livrées dans ces lignes, l'ont été avec l'assentiment de sa fille.